

GEORGES BRASSENS OU LA LIBERTE ABSOLUE

Christian Christian.Saad@univ-Antilles.Fr Saad

▶ **To cite this version:**

Christian Christian.Saad@univ-Antilles.Fr Saad. GEORGES BRASSENS OU LA LIBERTE ABSOLUE. 2020. hal-02539295

HAL Id: hal-02539295
https://hal.science/hal-02539295

Preprint submitted on 9 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GEORGES BRASSENS OU LA LIBERTE ABSOLUE

Par Christian Saad
Maitre de conférences en sciences économiques
LC2S

Evoquer Brassens presque 40 ans après sa mort est une gageure à plusieurs titres. D'abord, par l'importance de son œuvre, Brassens est aujourd'hui un patrimoine de la chanson française et mondiale. Il a fait l'objet de plusieurs dizaines de thèses de doctorat et de mémoires universitaires à travers le monde. Il est chanté dans de nombreuses langues du japonais au russe, en passant par l'espagnol, l'anglais, l'arabe, le basque, l'allemand ou le créole martiniquais. Ce sont également plus de deux cents auteurs qui se sont attelés à sa biographie. Ensuite, s'intéresser à Brassens oui, mais à quel Brassens ? Le Sétois ? Le poète ? Le spirituel ? L'anarchiste ? Le copain ? Aimer Brassens, c'est aussi se laisser emporter par la beauté des textes, sur une musique en apparence simple mais que tout guitariste sérieux sait difficile à jouer. Aimer Brassens c'est aimer l'homme, ses chansons, ses textes, ses mélodies et c'est forcément prendre le risque de la subjectivité sur celle de l'analyse. Ce risque encouru par tout passionné et historien des idées, l'est encore plus lorsqu'il s'agit d'une œuvre de cette envergure. Enfin, la personnalité de Brassens le rend assez inaccessible à cause paradoxalement, d'une simplicité apparente qui colle à son être. Simplicité proche de Socrate quand il nous dit « Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien ». Simplicité si profonde, que lire Brassens et l'écouter aujourd'hui, c'est toujours le découvrir, et redécouvrir une œuvre qui interpelle et touche en profondeur. Brassens est aussi l'ami, le confident, le sage qui accompagne une vie dans les moments de joie comme dans les moments de peine.

Sur chaque thématique de ses chansons, il alterne la radicalité et la poésie, une provocation sans faille, teintée de séduction formelle. Sa dialectique, profondément humaniste, propose une esthétique désuète et pure, tout en se voulant accessible à tous. Il ne se déclarera jamais explicitement poète, mais Brassens est bien un poète populaire dans la lignée directe de François Villon. Il incarne comme son aîné, le symbole éclatant d'une figure à la fois tranquille de la révolte contemporaine contre toute forme d'autorité, s'opposant ainsi à la morale bien-pensante, à la religion, à la famille, à l'arbitraire de la justice et de la police. Un de ses nombreux biographes écrit ainsi fort justement : « Tout ce qui a été écrit sur Brassens n'est pas faux ; mais on a trop souvent perdu de vue la complexité de sa pensée et de sa sensibilité[1]. »

I) Quelques éléments biographiques, sources et influences

A) Une enfance heureuse et turbulente qui le conduit à la découverte et à l'amour de la poésie

Brassens n'est pas un bon élève. Ses bulletins scolaires montrent avec évidence que ses résultats frôlaient ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le décrochage scolaire. L'école

[1] Dicale, Bertrand. *Brassens ?,* Flammarion, Paris, 2011, p. 10.

l'ennuie, mais, une rencontre décisive dans sa vie de collégien arrive alors qu'il est en classe de 3ème : Alphonse Bonnafé, son professeur de français, perçoit dans le turbulent adolescent une intelligence littéraire certaine. Avant Baudelaire, rien n'est fondamentalement important pour Bonnafé mais, cette didactique si particulière par une sorte de refus d'un ordre établi pédagogique, fut un moyen extraordinaire de rencontrer la grande poésie. Brassens dira plus tard : « On était des brutes à quatorze, quinze ans, et l'on s'est mis à aimer les poètes[2]. »

C'est aussi l'âge des amourettes, l'âge où inviter les filles se fait pressant. Mais, Brassens est sans le sou comme plusieurs camarades de sa bande. C'est ainsi qu'il fut impliqué en 1939, dans des cambriolages bien qu'il n'en fût pas l'instigateur. Il est arrêté avec trois autres jeunes de son collège et il est condamné à six mois de prison avec sursis.

B) Paris, Basdorf, les échecs successifs puis la reconnaissance

Les difficultés rencontrées à Sète amènent Brassens à quitter sa ville natale. Il part ainsi à Paris en février 1940, seulement cinq mois après que la France entre en guerre. Il promet à sa mère de trouver un vrai métier car cette dernière semblait inquiète des ambitions poétiques et artistiques de son fils. En février 1943, Brassens est mobilisé en Allemagne par le Service du Travail Obligatoire (STO) et il rejoint la ville de Basdorf. Il travaille aux ateliers mécaniques des usines BMW. Dans la chambrée, au moment des présentations, Brassens précise d'emblée à ses camarades qui sont dessinateurs, boulangers, coiffeurs, fonctionnaires ou étudiants : *« Moi, je ne fous rien*[3]*. »*

En 1945 Brassens rencontre des militants anarchistes. Il fréquente alors le peintre Marcel Renot, le poète Armand Robin et d'autres militants libertaires du XIVème arrondissement de Paris. Brassens a déjà lu les auteurs classiques de l'anarchie à savoir Bakounine, Kropotkine et Proudhon. Il adhère à la fédération anarchiste en mai 1946 et il en est membre jusqu'en avril 1948. De septembre 1946 à juin 1947 il écrit régulièrement des articles au journal Le Libertaire.
Grâce à sa rencontre avec le chansonnier Jacques Grello, Brassens se mit alors à présenter ses chansons à de nombreux patrons de cabarets. Il essuya de nombreux refus voire même de la moquerie. Son style décalé pour l'époque semblait trop austère dans cette période d'après-guerre où le public avait besoin semble-t-il, de légèreté. Brassens était ainsi découragé et prit la résolution de quitter Paris pour rentrer chez lui à Sète. Mais, Grâce à deux de ses amis sétois - Roger Thérond et Victor Laville -, il obtient une audition chez Patachou le 24 janvier 1952. Celle-ci fut conquise par le talent et la personnalité de Brassens. Il se produira régulièrement dans son cabaret. La carrière de Brassens était lancée et ne cessera plus de croître et de connaître le succès qu'on sait.

II) L'œuvre de Brassens est une œuvre complexe, qui s'inscrit dans un scepticisme poétique fondamentalement libertaire et tolérant

A) Une œuvre poétique complexe, à la fois profondément humaniste, aux thèmes variés souvent polémiques

[2] POULANGES Alain, *Passion Brassens,* Paris, Textuel, Paris, 2001, p.36.
[3] *Ibid.,* p.56.

L'analyse des chansons de Brassens est complexe. Plusieurs raisons peuvent expliquer cette complexité. D'abord, par la variété des thèmes chantés, Brassens surprend. On retrouve des chansons d'amour, un pacifisme total, un relativisme absolu des dogmes, un anti-nationalisme, un anti-régionalisme, un anti-cléricalisme et un amour absolu de la liberté individuelle. Il se trouve aussi souvent du côté des plus faibles dont il dénonce les conditions de vie difficiles dans *Pauvre Martin* par exemple. Brassens va aussi critiquer avec force les injustices et les excès des forces de l'ordre. Cette variété des thèmes se perçoit aussi par le nombre important de poèmes et de poètes chantés par Brassens : Aragon, Théodore de Banville, Paul Fort, Victor Hugo, Francis Jammes, Alphonse de Lamartine, Antoine Pol, Jean Richepin, Paul Verlaine, François Villon, Alfred de Musset, Hégésippe Moreau, Gustave Nadeau seront ainsi mis en musique par Brassens.

Une autre explication de la complexité des textes du poète sétois vient de ses nombreuses contradictions. Ainsi, certaines de ses chansons paraitront à la limite de la misogynie pour certains, qui reconnaissent en même temps le caractère profondément féministe de Brassens qui va jusqu'à défendre les prostituées tant décriées par une société française d'après-guerre cacochyme, pudibonde, catholique et provinciale. Brassens s'amusera par ses chansons à provoquer la doxa commune. A la fois ours, mauvaise herbe et même voyou comme il le dit de lui-même, il n'en est pas moins un fils spirituel de François Villon et de Paul Fort. Il cultive le paradoxe jusqu'à pouvoir être le pire des phallocrates tout en étant annonciateur et défenseur de conceptions fondamentalement progressistes et féministes. C'est le Brassens de *Misogynie à part, d'A l'ombre des maris, de Fernande, de la Fessée ou du Blason* et de tant d'autres chansons qui réduisent uniquement la femme à un objet de désir, souvent callipyge et à un caractère d'histrionique ou d'infidèle. Et pourtant, il y a aussi le Brassens des *Passantes*, de *Rien à jeter, de je rejoindrai ma belle...* Dans *Quatre-vingt-Quinze pour cent,* il dénonce l'oppression sexuelle faite régulièrement aux femmes par des hommes à la masculinité primitive. Dans *La non demande en mariage,* il offre une liberté nouvelle à la femme de cette époque, de ne pas se voir possédée dans un mariage bourgeois rassurant mais mortifère. Dans *La complainte des filles de joie*, il prend la défense des prostituées tant décriées et méprisées par une partie importante de la population. Dans *le Pornographe*, il se dit incapable de chanter l'amour mais fera des chefs-d'œuvres de chanson tendres dans *La chasse aux papillons, J'ai rendez-vous avec vous, il suffit de passer le pont ou j'me suis fait tout p'tit.* Il sera aussi fondamentalement opposé aux gendarmes qu'il trouvera si ballots dans *Brave Margot*, mais il sera surpris de la bienveillance dont fera preuve un de ces gendarmes vis-à-vis de lui, ce qu'il décrira dans sa chanson *L'épave.* Dans cette même chanson pourtant, un étudiant, une femme d'ouvrier et tavernier se montrent malhonnêtes avec lui. On retrouve ici un Brassens qui ne tire aucune loi, aucune vérité absolue entre l'honnêteté et l'appartenance sociale. Pour autant, les policiers et les gendarmes ne feront jamais partie de sa bande de copains.

Autre exemple de contradiction très présente, Brassens se dira toute sa vie à la recherche de Dieu tout en se réclamant de l'athéisme. Pourtant, la plupart de ses chansons auront des références plus ou moins cachées qui montrent une culture biblique abyssale. Il fait parfois même preuve de ce qu'il conviendrait d'appeler, une espérance théologale au sens chrétien du terme : « Quand le croque-mort t'emportera, qu'il te conduise à travers ciel, au père éternel » nous dit-il dans l'Auvergnat. Dieu sera une obsession chez Brassens qui se dit à la fois athée tout en revendiquant un agnosticisme évident dans sa quête incessante de Dieu. On dénombre ainsi soixante-trois chansons écrites par Brassens qui parlent de Dieu sans compter plusieurs autres chansons avec une problématique chrétienne évidente, ou faisant référence à des

expressions volontairement déistes. Il déclare même à Philippe Némo dans un entretien à Europe 1 : « Mon poète préféré c'est le Christ (…) je me suis nourri de ce fameux poète[4]. »

Il se fait parfois critique vis-à-vis des braves gens qui, comme il le dit dans les *Quatre bacheliers,* ont mal lu l'évangile. Et, il ira jusqu'à regretter ironiquement l'abandon du latin à la messe dans *Tempête dans un bénitier.* Brassens est ainsi prêt à la foi, ce silence divin le fascine et il cherchera toute sa vie à l'interpréter jusqu'à l'obsession, mais il se fera souvent critique vis-à-vis du clergé catholique qui, de son point de vue, n'est en rien exclusivement représentatif du discours christique. L'écriture poétique de Brassens a aussi du sens dans sa quête spirituelle. Alors qu'il se déclare athée, il dira dans le même temps avoir toujours préféré les vers à la prose et, cette poésie sera pour lui un moyen secret, intime de caresser le spirituel : « C'est en écrivant des vers, que je prie pour un être cher[5]. »

Toutes ces contradictions ont une explication évidente. Celle-ci est liée à un trait caractéristique de Brassens : il ne se veut ni théoricien, ni meneur d'hommes, ni même poète. Son style est résolument descriptif voire même ultra-réaliste. Cette simplicité apparente rend ses chansons immédiatement parlantes et compréhensibles à tous. Cette volonté de décrire des situations, des petites scènes, des personnages de la vie de tous les jours, conduit Brassens à faire dans l'universel sans pour autant avoir la volonté de s'ériger en philosophes détenteur de vérité, et encore moins comme meneur d'hommes ou politique.

Dans un entretien devenu culte qu'il accorde à Jacques Chancel, à la question : « Politiquement vous auriez pu faire carrière ? » Il répond :

> « Non, un anarchiste ne se mêle pas de politique (…) Je ne suis pas capable de vous dire ce qu'est un anarchiste mais je crois l'être resté. Je fais des chansons pour mes amis, je n'ai pas besoin d'appartenir à quelque ordre que ce soit[6]. »

Son vocabulaire se veut à la fois profondément populaire, fraternel, et empreint de camaraderie. Ses mots seront parfois savamment relâchés, voire grossiers. C'est aussi pour Brassens un moyen de ne pas rester dans un cadre et un registre de langue qui le conduiraient à s'éloigner de ce qu'il est, et de ceux qu'il veut décrire dans ses chansons. Cependant, sa métrique sera rigoureuse, son vocabulaire parfois rempli de tournures désuètes et anciennes. Et pourtant, Brassens ne se reconnaîtra jamais comme un poète. « La poésie est un mot un peu gros, j'écris des chansons, je n'ai jamais prétendu faire de la poésie. J'écris ce que j'ai envie d'écrire pour me faire plaisir et faire plaisir à ceux qui m'entendent et puis c'est tout[7] ». Tout juste se déclarera-t-il poète mineur, faiseur de chanson. « Je ne suis pas un grand poète, mais je les ai rencontrés ces gens-là[8] ». Et, lorsque Jacques Chancel lui demande s'il pourrait se dire poète, il répond un peu agacé :

> « Je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas être un poète, j'écris ce que j'ai envie d'écrire et voilà tout. Si les autres veulent que je sois poète je le suis mais je m'en fous d'être poète ou pas, j'écris ce qui me passe par la tête et par le cœur et à vous de décider ce que je suis mais je ne me prends pas pour un poète, je fais des chansons. »

---

[4] AUXIETRE Jean-Michel, *La route des copains,* 2011, Publibook, p.67.
[5] LIEGEOIS Jean-Paul, *Préface des Couleurs vagues*, *in* Georges Brassens *Œuvres complètes*, Cherche Midi, Paris, 2014, p.616.
[6] *Radioscopie*, Interview de Georges Brassens par Jacques Chancel, France Inter, 30 novembre1971.
[7] *Ibid.*
[8] *Ibid.*

Cette attitude de Brassens dénote une fois de plus une contradiction apparente :

> « Comme si la poésie n'avait jamais été sa préoccupation… Force est pourtant de constater qu'elle le fût et durablement et même plus longtemps qu'il n'avait voulu le dire. (…) Il a ainsi acquis une immense culture poétique qui a ébloui René Fallet quand il se sont rencontrés en 1953[9] .»

L'attitude de Brassens qui se refuse poète nous fait reconnaître ici une opposition classique entre ceux qui font de la chanson un art majeur assimilable à la poésie, ou ceux qui en font un art mineur. Brassens semble plutôt pencher pour la seconde hypothèse : la chanson pour lui oscille entre l'esprit de camaraderie qu'il a connu dans la chambrée à Basdorf, et un art mineur. Il se déclare tout au plus poète mineur, mais, loin d'être un manque d'estime de soi, la chanson par sa simplicité est un moyen pour lui de toucher le plus grand nombre et de faire dans l'universel. C'est un moyen indirect de dire les choses sans pour autant dessiner les traces normatives d'une quelconque voie. En ce sens, la chanson revêt chez Brassens une dialectique puissante : un acte de dénonciation libre qui frappe les esprits de tous, c'est-à-dire pas seulement de ceux qui ont accès à la poésie des grands poètes qui est en quelque sorte, trop élitiste pour Brassens. Cette posture d'humilité le rendra universel et au panthéon des poètes des plus populaires.

Ainsi va Brassens, au rythme de ses contradictions apparentes mais il en va aussi de sa liberté d'expression d'artiste, de chansonnier, de poète mineur comme il disait. En 1963 il est pourtant publié dans la collection prestigieuse « *Poètes d'aujourd'hui* » aux éditions Seghers. Cette collection a publié des poètes majeurs : Eluard, Aragon, Senghor, Hölderlin, Garcia Lorca, Appolinaire, Walt Whitman, Césaire, Pablo Neruda, Bertolt Brecht, Paul Claudel, Maria Rilke, Nicollas Guillen, William Blake, Rimbaud, Victor Hugo, Pouchkine, Saint John Perse, Paul Valéry et tant d'autres. Brassens, en dépit de sa volonté de ne pas se qualifier de poète, était reconnu en tant que tel. De même, en 1967 il obtient le Grand prix de poésie de l'Académie française et il est même pressenti pour devenir un immortel. Il considérera que cette rumeur tenait de la farce en expliquant qu'il s'imaginait mal avec un bicorne et encore moins dans un uniforme.

Plusieurs chansons de Brassens ont été censurées. Il avait l'habitude de faire scandale mais plus que tout, sa liberté de ton et d'expression le vouait parfois aux gémonies. En effet, le début de carrière de Brassens correspond à la IVème République. C'est une France encore meurtrie par la guerre qui découvre un Brassens maladroit sur scène mais à la verve haute. A cette époque, les chansons étaient soumises avant diffusion, au comité d'écoute de la radiodiffusion française. Il fallait donc que les chansons correspondent au code des bonnes moeurs de l'époque et, il va sans dire que les textes de Brassens détonaient. Ainsi une vingtaine de ses chansons furent censurées : *Le gorille, Hécatombe, La Mauvaise réputation, Le Mauvais sujet repenti, La Mauvaise herbe, Vénus callipyge, La complainte des filles de joie, Putain de toi, Les Deux oncles, La Tondue, La fille à cent sous, Le Cocu, Brave Margot, La Femme d'Hector, Le Fossoyeur, Les Croquants, Le Pornographe, Les Trompettes de la renommée, Le Mécréant, Le temps ne fait rien à l'affaire.*

[9] LIEGEOIS Jean-Paul, *Préface des Couleurs vagues*, *in* Georges Brassens *Œuvres complètes*, Cherche Midi, Paris, 2014, p. 614-615

B) Une poésie Nihiliste et sceptique conduisant parfois à un silence distancié

Brassens cultivera aussi sa liberté d'expression jusque dans les silences dont il fit preuve dans des circonstances comme Mai 68. Jamais il ne prit position en prétextant qu'un anarchiste ne devait pas se mêler de politique. Ce reproche dû à son silence face aux événements de Mai 68, conduisit Brassens à rétorquer trois ans plus tard :

> « On m'a reproché d'être silencieux en Mai 68. On reproche tellement de choses à tout le monde. C'est une vue un peu courte de me reprocher d'être silencieux. Que voulez-vous que je fisse ? Que j'allasse comme diraient certains speakers de la télévision sur les barricades ? On m'aurait reproché de me mettre en avant. Ce n'est pas à nous qui ne sommes pas étudiants de nous en mêler. Les étudiants doivent régler leurs affaires eux-mêmes, les cordonniers doivent régler l'affaire de la cordonnerie[10]. »

Ces silences lourds de sens viennent de sa volonté de ne pas prendre position, de ne pas se compromettre et de ne pas mourir pour des idées car celles-ci ont des rythmes rapides. L'idée pour laquelle on s'apprête à mourir, n'aura bientôt plus de sens et sera aux oubliettes demain alors, à quoi bon ? Il va jusqu'à douter de la sincérité des acteurs défendant leurs idées. Pour lui, souvent ceux-qui défendent becs et ongles des idées n'y croient pas eux-mêmes.

> « Je pense que les idées évoluent très vite, je pense que la plupart des gens meurent pour des idées qui, au moment où ils meurent n'ont déjà plus cours. Alors je conseille de faire attention avant de mourir pour une idée, je conseille de bien la peser quand même[11]. »

Comment interpréter cette posture ? Il semble que Brassens appartienne à ce qu'on est tenté de nommer un nihilisme poétique ou encore un scepticisme poétique. Le nihilisme poétique serait ainsi une posture poétique conduisant le poète à refuser la réalité absolue du monde qui l'entoure. Cette réalité ne serait que relative, mouvante, changeante et presque sans consistance. On peut ainsi trouver un nihilisme qui marqua fortement la pensée russe du XIXème siècle dans laquelle on trouve une critique radicale des valeurs traditionnelles et une volonté de destruction de l'Etat et de l'autorité au nom d'un idéal de liberté qui est identique ou à tout le moins, très proche de l'anarchisme. Brassens ayant lu les théoriciens russes de l'anarchie, Kropotkine et Bakounine, est sans doute marqué implicitement au moins, par cette tradition. A l'extrême, le nihilisme peut déboucher dans une approche nietzschéenne, sur une négation de toute forme de volonté.

Si ce relativisme de la réalité mouvante du monde semble caractériser Brassens, on peut aussi trouver et encore plus nous semble-t-il, une pensée proche de ce qu'il conviendrait d'appeler le *scepticisme poétique*. En effet, stricto sensu le scepticisme est une conception selon laquelle, l'homme n'étant pas en mesure de parvenir à une connaissance véritable de la

[10] *Radioscopie*, Interview de Georges Brassens par Jacques Chancel, France Inter, 30 novembre 1971.
[11] *Ibid.*

nature des choses, doit suspendre son jugement et prendre la vie pour guide. Le jugement porté sur les choses ou les situations ne doit jamais être péremptoire, mais juste une indication. C'est à la limite un refus de prendre position sur le monde, mais juste de le regarder avec des yeux de poète descriptif. Ce scepticisme se définit aussi comme un état d'esprit enclin au doute de façon générale, ou face à certains faits et certaines affirmations. Le scepticisme poétique remet en cause ainsi la capacité à connaître la réalité du monde qui l'entoure, et même à douter réellement de la propre existence des idées. Le jugement porté sur les choses ou les situations ne doit jamais être absolu, catégorique et tranchant, mais juste une indication tendancielle, molle, flasque et informe. Dans une telle attitude, seul le génie poétique serait en mesure de décrire partiellement la réalité subjective observée.

Cette réalité psychique du poète sceptique, le rend profondément distant face au monde car ce dernier est flou. Il est donc impossible ou à tout le moins très difficile d'y voir clairement, d'avoir une réelle lucidité sur le monde. En conséquence, porter une analyse certaine sur le monde est impossible pour Brassens. Son scepticisme poétique le conduit à une approche critique non pas absolue, mais relative, à cause de cette incapacité qu'ont les hommes à comprendre la réalité du monde. C'est la raison pour laquelle, il se rallie au mouvement anarchiste dans sa jeunesse, et il reconnaitra lui-même par la suite, la difficulté de définir l'anarchie. Mais celle-ci est le seul moyen de se placer dans une critique radicale de l'exercice politique et du pouvoir qui, par définition, ne peut rien prévoir, ni même vraiment penser une théorie et une pratique du gouvernement. On retrouve ici une opposition fort ancienne entre scepticisme et dogmatisme : le scepticisme vise l'absence de trouble et recherche en quelque sorte, une quiétude de l'âme, une sérénité en dehors de tout dogme. Cela conduit Brassens à douter de la capacité à formuler de vraies idées auxquelles on croit vraiment : « Est-ce que les gens qui ont des idées les ont vraiment ? Les trois quarts du temps, les gens croient avoir des idées qu'ils n'ont même pas[12]. »

Brassens doute même de sa capacité à avoir des idées et il ne se sent pas philosophe : « Quand je me regarde dans la glace, je ne me vois pas avoir des idées, moi, je chante, je raconte des histoires, si ce sont des idées, c'est bien, si ce n'en sont pas tant pis[13]. »

Toujours au sujet des idées, il ira encore plus loin dans la rencontre célèbre avec Brel et Ferré :

> « Je fais semblant d'y croire, comme quand l'amour s'en va je fais semblant d'y croire et ça le fait durer encore un petit peu. (…) On m'a souvent reproché de ne pas vouloir refaire la société. Mais je ne me sentais pas capable de la refaire. Si j'avais les solutions collectives… Il y en a qui prétendent l'avoir mais dans le monde actuel y'en a pas beaucoup qui la détiennent ! Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Si je savais qu'en faisant ceci, cela le monde va changer, vous pensez bien que je le ferais, je sacrifierais ma petite tranquillité. C'est parce que je n'y crois pas tellement.[14] »

Le scepticisme poétique de Brassens est aussi assimilable à ce que la philosophie classique appelle « l'ironie socratique ». Dans les dialogues de Platon, Socrate ridiculise les arguments de ses adversaires pour qu'ils arrivent à leur contradiction et à reconnaître leur propre ignorance. Brassens fera pareil : il n'impose pas de contre arguments à ceux qui le critiquent, mais il se moque avec dérision et humour, du comportement de ceux qui par leur

[12] *Radioscopie*, Interview de Georges Brassens par Jacques Chancel, France Inter, 30 novembre 1971.
[13] *Ibid.*
[14] Rencontre entre Brassens, Brel et Ferré, RTL, 6 janvier1969.

posture souvent bourgeoise, matérialiste et méprisante - les braves gens- se prennent trop au sérieux. Socrate souvent, se mure dans le silence car il sait qu'il ne sait rien. Brassens le sait lui aussi et évite de mourir pour des idées souvent rapidement dépassées. C'est pour cette raison que *« le sage en hésitant, tourne autour du tombeau »* comme il nous le rappelle dans *Mourir pour des idées.*

Cette posture sceptique de Brassens n'est en rien un manque d'attention. Le poète sceptique est le fruit d'une écoute profonde de la société qui peut par extension, s'apparenter à l'attention flottante psychanalytique. C'est une attention en libre suspens, une attention flottante, qui, liée à la profonde volonté de liberté individuelle de Brassens, lui confère une acuité particulière sur le monde qui l'entoure. L'attention flottante caractérisant le poète sceptique, en fait de lui un contemplatif-actif de la société et de ses travers fussent-ils relatifs et changeants. De fait, par la variété des thèmes traités, Brassens se place malgré lui, dans une posture de poète-psychanalyste qui écoute en profondeur, sans juger, avec une neutralité bienveillante. Cela lui permet, avec distance, de comprendre les faits sociaux. Cette écoute et cette attention flottantes, ont pour but d'éviter de concentrer son attention d'artiste sur tel ou tel aspect particulier de la société. Elle lui confère une retenue qui à bien des égards l'a conduit au silence. Elle l'autorise aussi à traiter des sujets parfois en dehors des préoccupations de l'actualité sans dogmatisme et sans certitude aucunes.

Le temps de Brassens, n'est pas le temps de l'instantanéité, c'est le temps de la retenue, le temps distancié du poète qui réfléchit avec une sorte d'intranquillité sereine, les thèmes propres à son introspection, fussent-ils en décalage avec leur époque. Cette retenue toute brassensienne n'est pas cependant pour lui un manque d'engagement :

> « Je fais quelque chose auprès de mes amis, auprès de mes voisins, dans mes limites et je pense que c'est aussi valable que si je militais quelque part. Ne pas crier haro sur le baudet au moment où tout le monde crie haro sur le baudet est une forme d'engagement comme un autre[15]. »

C'est aussi pour tout cela que cette posture distante et sage, intranquille et sceptique, confère au poète sétois une tolérance et une capacité à tout pardonner au-delà même de son amour de la liberté. Cette tolérance semble caractériser Brassens au-delà de tout. Elle traverse toute son œuvre et elle est même le préalable à la liberté :

> Brassens : « Le mot tolérance, je le connaîtrais mieux que celui de liberté bien sûr »
> Chancel : « il est plus vrai ? »
> Brassens : Je ne sais pas s'il est plus vrai, mais enfin il est plus mien. J'ai plus le sens de la tolérance que de la liberté. Parce que la liberté c'est quand même beaucoup plus vaste. La tolérance, du reste, si tous les êtres avaient un esprit de tolérance, la liberté irait de soi.[16] »
>
> A la question de savoir s'il a une âme de justicier Brassens répondra :
>
> « Non, je pense avoir le sens de la justice, une âme de justicier non. Vous savez la justice c'est dur à rendre. Je ne me sens pas capable de rendre la justice. Je pense que dans la société actuelle on est obligé de la rendre, mais moi je ne m'en sens pas

[15] *Ibid.*
[16] *Radioscopie*, Interview de Georges Brassens par Jacques Chancel, France Inter, 30 novembre 1971.

> capable. J'ai une tendance quand même … assez heureuse je pense, à pardonner les offenses, à pardonner tout. Alors je ne suis pas un justicier. (…) Je ne sais pas comment faire pour faire régner la justice, en admettant qu'il soit possible que la justice règne, ce que je ne crois pas tellement.[17]»

Il doute aussi de sa capacité à réellement « comprendre les êtres » mais il reconnait qu'il essaie « de faire un effort pour aimer les autres tels qu'ils sont[18] ».

C) Un anarchisme individualiste provenant de son scepticisme poétique

Brassens ne reniera jamais son engagement anarchiste. Celui-ci se fera en cohérence totale avec ses obsessions. Il sera du combat par les mots. C'est pour cela qu'au journal *Le Libertaire*, Brassens est à la fois correcteur et secrétaire de rédaction. Il y rédige un premier article anonyme le 6 septembre 1946 intitulé « *Le chemin du calvaire* » article férocement anticlérical. Il prendra dans les semaines qui suivent ce premier article, plusieurs noms d'emprunt dont Géo Cédille, Gilles Collin, Charles Brenns, Georges, Charles Malpayé ou Pépin Cadavre. Brassens se livrera à la rédaction d'articles d'une férocité presque sans limite où il se moque jusqu'à la défiance de la police dans « *Vilains propos sur la maréchaussée* » *ou « le hasard s'attaque à la police »* ou encore *« La mort s'en va-t-en guerre contre les gendarmes »*.

Son anticléricalisme sera très présent dans « *Au pèlerinage de Lourdes* », de même que son antimilitarisme dans ses articles « *Au sujet de la bombe atomique* ». Il y réglera ses comptes dans « *Inconvénients et avantages de l'automne* » avec le parti communiste français et ceux qu'il appelle les poètes Staliniens comme Eluard et Aragon. Le dernier article de Brassens parut au Libertaire le 12 juin 1947 dans lequel il rendait hommage à Raymond Asso, un de ses amis rencontré au Libertaire. Il sera aussi rédacteur de plusieurs articles pour le *Combat syndicaliste*, bulletin de la confédération nationale du travail (CNT). Les raisons qui firent arrêter Brassens d'écrire au *Libertaire* ne sont pas aujourd'hui encore très claires. Cependant, il semble que Brassens se sentait trop enfermé dans le rôle de secrétaire de rédaction.

Plus fondamentalement, Brassens faisait des reproches aux dirigeants de la Fédération anarchistes. Ceux-ci lui semblaient trop inférieurs à leurs idéaux en négligeant la culture et les arts. Il n'accepte pas non plus de devoir obéir – mot que Brassens détestait plus que tout avec le mot travail – au comité national anarchiste et de faire attention à la compatibilité de ses écrits avec la ligne politique de l'organisation. Cependant, s'il arrête son militantisme actif, Brassens garde des amis au sein de cette mouvance politique et, il soutiendra plusieurs années après son passage au journal anarchiste, la presse libertaire. Il chantera à plusieurs reprises pour le groupe Louise Michel de la fédération anarchiste, puis pour le gala du Monde Libertaire et il va jusqu'à permettre à la fédération communiste libertaire de s'installer en mars 1954 dans un local de la rue Saint Denis à Paris. Plus tard, en 1971 toujours dans la célèbre interview de Jacques Chancel, Brassens donne des éléments majeurs de son engagement anarchiste. A la question de Chancel : Peut-on être anarchiste en 1971 ? Brassens répond :

[17] *Ibid.*
[18] *Ibid.*

> « Oui je pense qu'on peut l'être. Je ne suis pas capable de vous expliquer de vous définir mon…. Pour moi l'anarchie c'est le respect des autres, une certaine attitude morale. Mais, je ne me suis pas vraiment dit anarchiste. J'ai appartenu à la fédération anarchiste à la libération et j'y suis resté pendant quelques années et puis j'en suis parti. Je suis toujours sympathisant anarchiste mais mes idées j'ai du mal à les expliquer n'ayant pas de programme et n'ayant pas de solution future. Je ne sais pas comment on peut faire le monde. Et puis l'économique s'en mêle tellement aujourd'hui vous savez que si l'on ne connait pas les problèmes économiques parfaitement, on est incapable de construire le monde de demain. Et puis le monde évolue à chaque instant, à chaque seconde. Le monde que l'on construit sur le papier aujourd'hui ne serait plus valable si on le mettait en pratique demain. C'est pour cela que je n'ai pas de solution idéale, et de solution collective surtout. Pour moi être anarchiste, c'est un certain respect des autres un sens de … une certaine fraternité encore que le mot soit un peu grand. Une espèce de …. je ne sais plus qui disait ça, une certaine volonté de noblesse. »

Il rajoutera plus loin fidèle une fois de plus à son scepticisme poétique *:* « Je ne me dis pas vraiment anarchiste, je crois l'être mais je ne me prétends pas l'être ». L'anarchisme de Brassens est donc fondamentalement individualiste. C'est un travail que chacun doit effectuer sur lui, qui permettra peut-être, selon le poète sétois, de faire progresser le monde.

Dans un échange célèbre avec Ferrat qui lui, sera proche du Parti Communiste Français, Brassens précisera encore sa pensée. L'opposition à Ferrat est amicale, fraternelle mais réelle. Brassens comme Ferrat reconnaitra ne pas être du côté des exploiteurs. Mais, à ce rapport de force entre exploiteur et exploité, à cette lutte des classes devant déboucher selon Ferrat sur une solution collective communiste, Brassens s'opposera. On pourrait presque reconnaître là, la célèbre opposition entre Marx et Bakounine. Le premier souhaitant une dictature du prolétariat, le second restant fidèle à son anarchisme libertaire. Partant, Brassens ne sera jamais dans une posture politique normative et encore moins collective.

> « Je n'ai jamais cru aux solutions collectives. C'est une opinion tout à fait personnelle et très discutable. Ne croyant pas aux solutions collectives et étant contre l'efficacité, je ne tiens pas à donner d'explication et à donner les voies que je pense qu'il faut suivre. Je me borne à donner mes impressions face à des problèmes qui même si je ne les traite pas ….Alors j'explique dans mes chansons une espèce d'attitude individuelle[19]. »

L'individualisme anarchique de Brassens n'en fait pas pour autant un individualiste au sens du libéralisme économique du terme. Bien au contraire, il semble déplorer que l'économie s'immisce dans toute la société contemporaine.

> « Je ne sais pas comment on peut faire le monde. Et puis l'économie s'en mêle tellement aujourd'hui. Vous savez, si on ne connait pas les problèmes économiques parfaitement, on est incapable de construire le monde de demain[20]. »

[19] CHABROL Jean-Pierre, *L'invité du dimanche*, émission avec Jean Ferrat et Georges Brassens, ORTF, 13 mars, 1969.

[20] *Radioscopie*, Interview de Georges Brassens par Jacques Chancel, France Inter, 30 novembre 1971.

De fait, son individualisme ressemble plus à l'individualisme de Locke qui nait au XVIIème siècle et qui se poursuit au siècle des Lumière, qu'à un individualisme utilitariste, celui de l'homo oeconomicus coupé de toute histoire et de tout lien social n'ayant, d'autre but que de maximiser son utilité. Son individualisme est plus politique et philosophique et accorde le droit d'être, c'est-à-dire une ontologie constitutive aux individus, plus qu'à un individualisme s'apparentant à une robinsonnade utilitariste. L'individu de Brassens commence avec celui de l'Habeas corpus et des Droits de l'Homme. Ce n'est pas celui de l'individualisme méthodologique de l'économie et des sciences sociales modernes. C'est l'individualisme qui donne aux individus une liberté individuelle irréfragable et une autonomie morale, une faculté de juger au sens kantien du terme. Cela confère aux individus aux yeux de Brassens, le droit de faire ce qu'ils veulent et qui leur autorise sur le même principe des droits fondamentaux et de liberté absolue, celui de ne pas être d'accord : « En ce qui me concerne moi, je ne désapprouve jamais rien, les gens font à peu près ce qu'ils veulent. Alors je suis d'accord ou je ne suis pas d'accord.[21] »

C'est aussi un individualisme qui se veut fondamentalement fraternel presque paillard, et amical, quitte à entrainer des réticences fortes et même des interdits à toute tentative universelle de normativité politique. Dans le même ordre d'idée, Brassens refuse l'efficacité et il pense même que « l'art peut sauver le monde ». On touche ici au cœur de la volonté de Brassens de faire des chansons. La solution collective est honnie par Brassens et c'est aussi pour cela qu'il se réfugie dans l'individualisme. C'est cet individualisme qui lui fait penser qu'aucune solution collective n'est efficace. Son efficacité est plus simple et se fonde sur l'individu doté de droits fondamentaux :

> « Je pense être plus efficace en faisant des chansons qui apportent quatre ou cinq minutes de bonheur, bonheur est un bien grand mot, disons quatre ou cinq minutes de joie à ceux qui les aiment. Et j'estime en faisant cela, pour des gens qui sont exploités du reste, ne pas avoir démérité. Si je croyais en l'efficacité, j'en ferais des chansons ! Je ne me crois pas le droit de dire aux gens ceci est bien, ceci est mal parce que je ne le sais pas moi-même et ensuite, sur le plan de l'esthétique, je ne suis ni philosophe, ni sociologue, je fais des chansons, je suis un poète mineur mais un poète quand même, un faiseur de chanson et je traduis mes émotions[22] ».

Brassens ne prétend donc pas faire œuvre théorique. Mais au-delà de cette modestie tout à son honneur, son postulat philosophique et poétique de scepticisme l'amène à choisir la description réaliste dans ses chansons. Il y décrit des petits problèmes banals qui finalement touchent aux grandes difficultés sociales et politiques et aux grandes problématiques de son époque et même de l'histoire ancienne. Et, c'est parce qu'il ne voit pas de solution qu'il préfère se cantonner dans cette attitude modeste et anti normative tant sur le plan politique que sociétal. La difficulté quotidienne et prosaïque des individus est mise sur le même plan que les difficultés liées aux grands systèmes politiques et sociaux. C'est pour cela que l'individu n'est pas moins important pour Brassens que la société.

> « Je ne parle pas trop souvent des fleurs car je ne sais pas le faire mais en somme si tu veux, c'est là un bout de bois, un arbre, un fossoyeur, des petits problèmes quotidiens qui rejoignent aussi les autres quand même[23] ».

[21] *Ibid.*
[22] *Ibid.*
[23] *Ibid.*

Mais, cette société n'est qu'une somme d'individus et souvent, Brassens associe la société tout entière à une foule qui peut s'avérer dangereuse. C'est ce qu'il nous rappelle dans sa chanson *Le pluriel :* « Au-delà de quatre individus, on est une bande de cons ». La chanson ne sera pas pour lui de la vraie poésie cependant, elle lui semble plus efficace que les grandes doctrines car elle touche l'individu et pas le collectif.

> « Et puis je pense que sur le plan de l'efficacité on peut être efficace en étant indirect. Si tu dis jetez la crosse en l'air camarade! à des soldats, personne ne t'écoute, les militaristes le t'écouteront pas. Ferrat croit à l'efficacité et à la solution collective alors il fait ce qu'il croit devoir faire et il a raison. Ferrat n'approuve pas toutes mes chansons et moi je n'approuve pas toutes les siennes, mais cela ne veut rien dire. (…) J'ai peur que l'homme ne soit pas près de changer. Non pas que je le trouve très mauvais mais enfin, même dans une société tout à fait parfaite, je crois que l'homme inventerait le moyen de foutre la pagaille[24] ».

Le poète sétois est, comme nous l'avons dit, un individualiste amoureux de sa liberté qu'il érige avec fierté comme un absolu indépassable. Les institutions sociales c'est-à-dire l'Etat, la religion, la nation, enferment l'individu dans la prison conventionnelle des « braves gens » ce qui est totalement inacceptable pour lui car liberticide. Le groupe a tendance à réduire comme peau de chagrin l'intelligence collective d'où son rejet des normes qu'il qualifie de bourgeoises. Le mariage, la famille, le conformisme et le manque d'imagination sont consubstantiels de cette norme sociale qu'il décrit tout au long de son œuvre, de ses premiers poèmes à Sète dans les années 30 en passant par ses articles libertaires jusqu'à ses derniers écrits.Son refus de toute norme provient directement de son scepticisme poétique. Brassens pense qu'il est impossible de connaitre une vérité absolue dans le domaine de l'humain. Cette incapacité à connaître le réel social et politique, explique ainsi son rejet de toute pensée normative. Brassens parle au conditionnel et refuse l'impératif qu'il n'utilise que lorsque l'on tente de le lui imposer. Il pense de filigrane en pointillés, sans certitudes aucune. Son anarchisme n'est pas un anarchisme de principe ou de réelle conviction. C'est un anarchisme lié à son intuition poétique fondamentalement sceptique : comme on ne peut jamais prétendre détenir la vérité, alors on ne doit en aucune manière l'imposer aux autres. C'est ce qu'il nous rappelle dans sa chanson *Mourir pour des idées*.

Brassens est un auteur universel car ses chansons trouvent un écho dans des situations vécues par tous et toutes, et partout dans le monde. Eduardo Perralta chanteur chilien, est un des nombreux interprètes de Brassens en espagnol, nous explique pourquoi Brassens est tant apprécié en Amérique latine : « C'est le plus grand troubadour du XXe siècle. J'aime l'entendre dans toutes les langues parce qu'il est universel[25]. » Le Chili - où Perralta s'est produit dans 50 villes - mais aussi le Pérou, Porto Rico, l'Argentine, l'Uruguay, Cuba... côtoient Brassens à travers lui. « L'Amérique latine, qui a connu l'Inquisition, les persécutions, les dictatures, rappelle Perralta, est prête pour la poésie, la tendresse et la philosophie anarchiste de Brassens.[26]»

[24] *Ibid.*
[25] PERALTA Eduardo, journal *l'Express* du 4 octobre 2001.
[26] *Ibid.*

Au fond, le risque paradoxal que court l'œuvre de Brassens, c'est d'être entrée au panthéon de la chanson mondiale et d'être en ce sens tombée dans un conformisme qu'il rejetait tant.

> « Car peut-on de bonne foi détester Brassens ? Grand mélodiste, parolier impeccable, moraliste sans être moralisateur, amoureux des femmes à la fois paillard et romantique, manifestement de gauche sans incommoder la droite, enraciné sans être passéiste, cultivé sans être conservateur, il correspond à la plupart des fantasmes moraux que nous partageons tous, peu ou prou » (…) Il y a chez lui du Gavroche et de l'académicien, du révolutionnaire et du père tranquille, du provincial et du Parigot, du croyant et du mécréant, du pamphlétaire et du poète éthéré, du partageux et du paysan, du janséniste et de l'hédoniste[27]… »

Il faut ainsi garder de Brassens une image de lui qu'il apprécierait : celui de l'oncle affectueux et silencieux, du gentil professeur de vie que l'on croise lors de la lecture de poèmes. Celui aussi celui que l'on rencontre dans la guitare des copains, dans les disques vinyles des parents ou dans sa propre révolte face à un monde rempli de braves gens, de certitudes dirimantes et bourgeoises.

[27] DICALE Bertrand. *Brassens ?,* Paris, Flammarion, 2011, p.276.